

De divers aspects du complotisme au service de la fabrique du consentement

Catherine-D. Wajs

Avant de donner avec grand plaisir la parole à L. Mucchielli, je souhaite développer quelques réflexions introductives.

Le complotisme est un sujet « brûlant ». La parole y est reine et pléthorique. Il occupe le versant sombre de la sphère médiatique, où l'insulte « *Complotiste !* » a pris une place de choix, au point que le juriste doit définir son statut pour en qualifier l'infraction : injure, dénigrement ou diffamation ? Toujours est-il que le complotisme est accolé dans l'opinion publique à une parole idéologique productrice de fausses informations. Et pour ceux qui s'estiment mieux informés, le complotiste est d'abord un ignorant, véhiculant des idées rétrogrades que la science a balayées depuis longtemps.

Je convoquerai donc la science dans ces propos liminaires.

La science est partout : on attend d'elle qu'elle départage les avis divergents. « Les sachants », les experts, tiennent salon sur les ondes. La science doit donner sa caution à toute décision institutionnelle, comme si elle avait le pouvoir performatif absolu d'instituer une parole « vraie ». N'y a-t-il pas un revers à cette brillante médaille ? Je le crains : d'abord, parce qu'elle rebute la partie des citoyens qui ne disposent pas des codes d'accès au savoir scientifique ; ensuite, parce que la parole (écrite et orale) est un puissant outil de manipulation.

Ces dernières années, nous avons vu se déployer sur les ondes une guerre de réfutation dogmatique, où les experts s'envoient au visage la « nullité scientifique » de leur thèse et où refléurit l'usage passionnel des anathèmes. J'emploie le mot « anathème » à dessein, car ces conflits d'opinion sont empreints d'une ferveur quasi-religieuse. Dans nos sociétés avides de spectaculaire, à chaque nouvelle crise monétaire, sanitaire, migratoire, environnementale ou autre, les échafaudages complotistes dénués de bon sens resurgissent et sont montés en épingle. L'arène complotiste est devenue le cadre de l'orchestration dramatisée de nos contradictions sociales. Dans ce jeu, les pouvoirs décisionnaires survalorisent la parole

scientifique, afin de convaincre l'opinion qu'ils agissent dans le sens de l'intérêt général. Mais est-ce bien conforme à la vérité¹ dont se réclame la science ?

Pour répondre à cette question, rappelons d'où provient l'intrigante superposition des notions de science et de vérité. Le mot grec *épistémê* désignait la connaissance. En philosophie, celle du « *Vrai* », « *du Beau* » en était le modèle suprême. Elle s'opposait chez Platon à *doxa* (« l'opinion »), une forme dégradée de la croyance. La question de l'éventuelle unicité de la vérité s'est naturellement posée en philosophie et dans le domaine de la foi, l'autre voie royale d'accès à la réalité du monde depuis l'Antiquité. Le statut philosophique d'unicité de la vérité est, hélas, toujours aussi « indécidable » à l'issue de cette aventure.

En science, l'accès à la connaissance passe par la voie d'une méthodologie. Elle inclut diverses techniques pour corroborer les données : la méthode de réfutation est indispensable pour départager le faux du vrai, évincer les hypothèses superflues et éliminer les théories dépassées (c.-à-d. falsifiées, comme dit Karl Popper). De même, le débat controversé sur l'avantage rationnel de l'induction et de la déduction fut multiséculaire. La méthodologie est donc toujours questionnable ; elle accompagne l'analyse historique des critères de connaissance pour former une science à part entière, l'épistémologie. C'est dire combien la science n'existe pas en apesanteur dans un monde idéal ni désincarné : les sciences furent toujours le produit de leur milieu d'émergence, elles sont plurielles, historicisées et leurs vérités théoriques ont évolué avec elles.

Nous l'avons dit, pas de science sans rationalité. Certes, mais l'exercice de la raison peut s'entendre différemment selon l'aire de son action : il peut être le *cogito* individuel (proposé par Descartes). Mais employée au service du groupe social, la raison doit répondre à des exigences possiblement contradictoires. En tant que fondement de la science, la raison canalise « *l'interrogation illimitée sur le monde et la transmission des savoirs et des grammaires de pensée disciplinaires grâce à l'enseignement ; elle recherche*

¹ Voir à ce sujet Catherine-D. WAJS, *L'arbre du savoir, les voies de l'esprit en quête de vérité*, Ed. Connaissances & Savoirs, 2021, où je questionne longuement l'usage du doute et de la preuve au cours de l'histoire de la rationalité. La parution du livre fut concomitante à la pandémie de COVID. Intriguée par la médiatisation brutale d'une « vérité scientifique » partisane, j'ai prolongé cette réflexion en m'intéressant aux aléas de la sphère complotiste.

donc la vérité comme horizon commun. » Toutefois, dans une perspective démocratique, la raison doit satisfaire *« l'ambition d'une direction consciente de leur propre vie par les hommes »*, ce qui suppose une pluralité de rationalités en débat : *« c'est le fondement démocratique de la politique »*.²

D'où la tension entre l'exigence d'unicité de la vérité (recherchée par les humains rationnels) et l'inévitable multiplicité des rationalités en présence dans leurs sociétés. Retenons que le débat dans la cité répond à des buts et des critères qui ne sont pas ceux de la science. Peut-il parler « au nom de la science » et s'approprier les vérités qu'elle énonce (dans son champ propre), sans les instrumentaliser ?

Le dilemme éthique de l'utilité de la recherche scientifique est toujours questionnable également. Trois questions doivent y présider : est-elle justifiée, est-elle sans risque, et quel est le rapport-bénéfices/coûts pour la société ? C'est ce que rappelle opportunément le rapport du COMETS (Comité d'éthique du CNRS) *« Manipuler les virus, manipuler le climat ? Comment juger de ce qui est responsable en recherche ? »*, paru en juin 2025, qui détaille les cas de manipulations technologiques, en géo-ingénierie, de recherche de gain de fonction en bio-ingénierie, des cas intéressants pour notre sujet, car ils sont générateurs de suspicions complotistes en tout genre. Le COMETS rappelle à juste titre que la recherche doit :

- ne pas nuire
- savoir que connaître n'est jamais neutre
- savoir que la prédiction reste illusoire malgré l'essor des connaissances, car on ne connaîtra jamais tout.

La recherche scientifique fait naître des espoirs parfois démesurés et favorise la prise de risques sans cadre préalable suffisamment partagé. Il déplore enfin une forme d'usurpation de l'expression scientifique, avec la propagation de *« falsifications économiquement intéressées »*. Depuis qu'on *« laisse s'y injecter des logiques marchandes générant de fortes externalités, souligne-t-il, on assiste à une croissante perte d'autonomie du monde savant »*. Le rapport se conclut donc parmi d'autres par ce conseil opportun :

² Bruno Andreotti et Camille Noûs - « Contre l'imposture et le pseudo-rationalisme. Renouer avec l'éthique de la *disputatio* et le savoir comme horizon commun », 2020, Revue *Zilsel*, 7 (2), 15-53.

la recherche scientifique doit éviter que les décisions collectives ne fassent le jeu d'intérêts sectoriels, de type académico-scientifique, politique ou financier, qui produiraient des données à leur profit.

Venons-en maintenant au domaine du complot

Nous entrons ici dans un écheveau embrouillé, parce que le brouillage et la saturation font intrinsèquement partie du complotisme, mais aussi des dérives de sa dénonciation, qu'on nomme en général la « théorisation de complot ». Nous y croisons les multiples « avatars » de vérités qu'on voudrait faire passer pour absolues et imposer aux autres.

Dans un essai rédigé il y a quelques mois [qui figure désormais sur le site du Collège], j'ai tenté de démêler le *drama socio-politique* de la sphère complotiste, ce qui m'a semblé ardu, je l'avoue. J'ai d'abord pris la mesure de la confusion sémantique ambiante avec les expressions de « *complotisme* », « *conspirationnisme* », « *imaginaire du complot* », « *peur du complot* » et « *théorie de complot* ». L'esprit vacille parfois en naviguant d'une définition à l'autre à travers la stigmatisation qu'en proposent certains analystes et médias. Mais il y a bien trois pans à distinguer dans ce *drama* : complot, complotisme, théorie du complot. Chacun développe ses propres mécanismes et des jeux d'acteurs et de pouvoir spécifiques. J'ai illustré mon analyse à l'aide de multiples exemples, dont des « quasi-cas d'école » : le complot des *Illuminati* ou le complot judéo-maçonnique. Pour coller à l'actualité, je m'attarde plus longuement sur les développements de la « théorie du complot climatique », de l'instrumentalisation d'un « complot sanitaire » qui s'est ranimé lors de la « pandémie » de SARS-Cov2, et sur la théorie de complot dite du « Grand remplacement ». Je n'entrerai pas ici dans le détail de ces divers *topos*, j'en résumerai seulement quelques traits transversaux.

Dans les études sur le phénomène complotiste, quelques définitions font à peu près consensus :

a) Premier niveau : Complot et conspiration sont liés à la culture du secret. « *Le complot est le lieu de masques dissimulés dans la pénombre.* » Il définit un projet concerté entre quelques personnes, restant au second plan quoique jouissant de pouvoirs réels, visant à servir leurs intérêts propres. La

conspiration qualifie de son côté l'entente secrète entre plusieurs personnes, visant à renverser un pouvoir établi ou une organisation, en vue d'attenter à la vie ou la sûreté d'une autorité.

Prétendre classifier les complots selon leur nature est ardu, tant leurs enjeux, leurs buts, leurs acteurs, l'ampleur des conséquences et des victimes varient. Il peut s'agir pour des entreprises de conserver une position économique dominante, comme dans l'exemple de « la conspiration du plomb ». Tandis qu'ailleurs un complot cherchera à justifier une collusion « *au nom du bien supérieur de la nation* », tels l'organisation clandestine *Gladio* ou l'épisode de la loge *P2*.

b) Avec les expressions complotisme/conspirationnisme, on arrive à un second échelon où l'on passe dans l'envers du décor. Le complotisme vise à décrire le mécanisme interne du complot/de la conspiration, où la supputation met en exergue le ressort du doute, et non plus ceux du secret ou du caché.

c) La « théorie complotiste » ou « théorisation du complot » renvoie, elle, au troisième niveau du *drama*, où l'on entend dénoncer la logique de raisonnement empruntée par les complotistes. Cette théorisation de la critique emprunte une logique sophistiquée et argumentative. L'analyse présentée pointe en général les failles suivantes : le label « théorie du complot » regroupe [...] « *les allégations de conspiration moins plausibles que d'autres explications, celles qui contredisent le consensus général des autorités épistémiques, reposent sur des preuves faibles, avec celles qui postulent des comploteurs exceptionnellement sordides et compétents* ». En un mot, le complotisme ignore ou fait fi des codes de raisonnement académique validés par les pairs. En les mettant hors champ, « *ceci rend en fin de compte ces allégations théoriquement infalsifiables (au sens de Popper)* »

Les analyses critiques du phénomène complotisme convergent finalement pour dire :

1° qu'il envoie un signal d'impuissance. La thèse complotiste est consubstantiellement liée au manque de maîtrise ou à la perte de contrôle. Elle est l'expression de nos doutes, croyances, fantasmes incontrôlés...

2° que le complotisme recherche une interprétation simple du réel. Karl Popper (dont on connaît au demeurant les thèses néo-libérales) aurait été un des premiers à décrire son mécanisme interne : le complotisme « *part de l'idée erronée que tout ce qui se passe dans une société résulte directement des desseins d'une poignée d'individus ou de groupes puissants* »... « *L'explication d'un phénomène social consiste à découvrir quels hommes ou quels groupes ont intérêt à ce qu'un phénomène se produise, et ont conspiré pour cela* ».

3° Le complotisme vire à l'exacerbation malsaine du doute ; on finit par « voir des conspirations partout ». « *Le point de bascule se produit quand quelqu'un analyse tous les phénomènes sociaux à l'aune de complots supposés* ». (Pierre-Henri Taguieff)

4° « *Le discours complotiste est clos sur lui-même.* » Le complotisme se développe lorsque l'incertitude s'enlise dans une condamnation univoque qui tourne en rond.

5° Le complotiste accumule les erreurs de raisonnement : multiplie les preuves au-delà du nécessaire ; il est aveugle à ses biais cognitifs.

6° Confronté à la peur des mystères persistants, le complotisme refuse le hasard, le monde obéit à des lois rigides, prédestinées. Pour l'*Encyclopedia Universalis*, « *le conspirationnisme est une vision du monde dans laquelle le cours de l'histoire n'est pas le fruit de multiples jeux politiques nationaux et d'actions humaines incertaines ; il est provoqué uniformément par l'action secrète d'un petit groupe d'hommes, désireux de réaliser un projet de contrôle et de domination des populations.* »

7° La critique des « théories de complot » montre qu'elles agrègent un aréopage de croyances où s'exprime la puissance des imaginaires ; elles utilisent des schèmes aux symboles évocateurs, recyclent des codes « montés du fond des âges », d'où leurs analyses souvent manichéennes.

En résumé, la sphère complotiste est unanimement critiquée parce qu'elle échappe aux règles consensuelles régissant l'articulation rationnelle de la critique. Ces défauts sapent donc à la base toute légitimité au doute qui l'animait initialement.

Demandons-nous maintenant ce que cachent -peut-être- la médiatisation exacerbée des thèses complotistes dans l'opinion et l'argumentation choisie pour les critiquer.

D'abord, soulignons que le complotisme questionne les critères de la connaissance (supposition, conjecture, doute, critique, preuve, vérité). *A priori*, le doute reste rationnel et sain, il est le socle de la philosophie, celui du questionnement scientifique et de la démarche critique. Tant qu'elle n'a pas été prouvée, toute conjecture reste vraie ou non, et tant qu'elle n'a pas été infirmée, elle est licite. C'est pourquoi, dans les sujets de société qui agitent l'opinion, même quand la pensée critique est corrosive, au nom de quoi la dynamique du doute n'aurait-elle pas sa place dans le jeu des questions/réponses légitimes ? Comme le rappelle l'anthropologue Didier Fassin, « *le fait que la pensée conspirationniste intègre de la pensée critique ne signifie pas que toute pensée critique soit elle-même conspirationniste* ».

Ensuite, les dénonciateurs du complotisme commettent parfois à leur tour des erreurs argumentatives. Lorsqu'elle verse dans *l'a priori* et la stigmatisation hâtive, l'analyse critique commet une faute méthodologique : l'usage de l'amalgame entre des postulats « complotistes » n'ayant rien en commun, démontre, selon moi, l'inanité de certains polémistes pourtant très en vue. De même, ils emploient à contre sens l'argument d'invraisemblance : ils accusent les complotistes de dénoncer une machination qui impliquerait un nombre irréaliste de personnes et d'institutions ; ils négligeraient ainsi le principe minimaliste caractérisant tout complot. Certes. Mais les critiques se trompent à leur tour : si ladite collusion d'intérêts n'est pas un complot, c'est parce que son échelle est de nature systémique ; elle vise à protéger un certain modèle de développement économique et elle n'hésite pas à détourner la science à son profit dans ce but, comme le pointe le rapport du COMETS³.

Il faut s'alarmer encore quand l'accusation de complotisme prend la forme douteuse de l'attaque *ad hominem* à l'encontre d'adversaires politiques. Il

³ Les données des neurosciences sont à cet égard fréquemment convoquées pour appuyer la thèse très en vogue d'une prétendue nature humaine soumise à ses biais cognitifs puissants, afin de promouvoir le *statu quo*, et en occultant ce que le modèle de développement extractiviste (sous-sols miniers, fonds marins, faune, flore, etc.) a de tragiquement écocidaire.

s'agit d'attaquer l'autre en brocardant ses pathologies intimes : sa crédulité, son doute maladif, son fanatisme et jusqu'à sa paranoïa sociale.

Je décèle aussi un mépris de classe dans la critique d'irrationalité adressée de manière désinvolte aux thèses « complotistes » populaires. Car enfin, l'incertitude fondamentale entachant la connaissance des rouages du monde reste réelle, en dépit des avancées de la science... Chacun dans ce monde ne cherche-t-il pas *in fine* à quoi ou à qui se fier et se lier ? Cet enjeu est aussi important pour les « peu éduqués » que pour les mieux éduqués de nos semblables : il engage leur vision du monde !

Que penser, enfin, de l'amplification des « théories de complot », orchestrée par les pouvoirs en place, à laquelle certains analystes servent de chambre d'écho ? La médiatisation outrancière de quelques thèses complotistes biaisées résulte-t-elle d'un calcul machiavélique, selon l'adage : plus ces propos sont absurdes, plus cela discréditera leurs émetteurs ? L'homme moderne, féru de progrès, ne se targue-t-il pas d'être d'abord rationnel et de « *parler le scientifique* » dans sa vie quotidienne ? Dénoncer leurs thèses absconses (dont la Terre plate) ne peut que discréditer toute critique émise par les ignorants. Mais ce faisant, ne s'agit-il pas pour ces mêmes dirigeants de délégitimer des contre-pouvoirs potentiels redoutés dans des secteurs sensibles de la conduite de l'État (l'économie, les fonctions régaliennes) ? Voire de couper court à toute expression pluraliste dérangeante dans l'opinion ? S'agit-il de se mettre au service des « intérêts sectoriels » (administratifs, politiques et financiers) évoqués dans le rapport du COMETS et d'assumer leur promotion ?

Les termes de « *falsification de données scientifiques* » que les rapporteurs du CNRS emploient font directement référence à la pratique de l'ingénierie sociale, qui s'est considérablement développée en un siècle. Pendant la première guerre mondiale et au début des années 1920, la « *fabrication du consentement* » naissait aux États-Unis sous la plume de Walter Lippmann dans un contexte de tensions politiques : « *les gens étant incapables de comprendre réellement ce qui est en jeu* », on peut leur servir à bon droit ce que Platon appelait les « pieux mensonges ». Outre-Atlantique la méthode a été popularisée ensuite par l'ouvrage d'Edward Bernays, *Propaganda, Comment manipuler l'opinion en démocratie* (1928). Neveu de Sigmund

Freud, Bernays aimait à rappeler le rôle joué par les sciences sociales et sciences statistiques au service des relations publiques où il a peaufiné la méthode ; Il formalisa le « spin », ou la manipulation des données, par le biais de médias d'opinion qui privilégient l'énonciation de la vérité choisie par une partie intéressée (le client d'une campagne, une institution) « *afin de provoquer l'adhésion du public à une thèse et à des comportements attendus de lui* ». La nouvelle science de l'*agnostologie*, ou étude de la production culturelle de l'ignorance, explore depuis les multiples façons d'occulter la connaissance à son profit !

Un ultime retour sur l'idéal de vérité me permettra de conclure.

L'utopie sociale repose sur le mirage de la simplification des rapports sociaux et sur leur transparence. L'effervescence de la sphère complotiste n'est-elle pas un symptôme de cette attente déçue ? Elle fait son lit sur les impasses désespérantes du dialogue démocratique : le débat y fonctionne souvent à vide ou bien il est filtré par tant de canaux intermédiaires qu'ils le rendent inauthentique. Frédéric Lordon affirmait d'ailleurs : « *le conspirationnisme n'est pas la psychopathologie de quelques égarés, il est le symptôme de la dépossession politique et de la confiscation du débat public.* »

Comment exprimer qu'on n'est pas dupe de l'asservissement économico-idéologique qu'on nous impose à grand renfort de messages publicitaires ? Diffuser des contre-informations montées de toutes pièces n'est évidemment pas la solution. Mais on peut lire dans ces scénarios alternatifs souvent absurdes un signal brouillon de la vitalité du corps social, aspirant à exprimer la richesse de ces rationalités plurielles dont je parlais plus haut. Réjouissons-nous de cette vitalité. Rien n'est pire qu'un corps social endoctriné et atone !